

Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue de la Fromagerie; M<sup>lle</sup> Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

# LE PAPILLON,



JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

## L'ANNEAU BRISÉ.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable, a dit un rimeur avoué des classiques; et son vers est passé en proverbe. Pourtant que de productions, que de chefs-d'œuvre littéraires pourraient, de nos jours, donner un démenti au célèbre versificateur: sans éplucher le théâtre de Scribe, si fertile en aimables invraisemblances, je ne citerai pour exemple que l'un des derniers caprices du *Papillon*: LA BÉRÉNICE.

Quelle est, parmi ses romantiques lectrices, celle qui n'a pas un instant oublié le merveilleux de cette *Légende*, pour partager les émotions de Louise, et lui envier le magique talisman? Cette historiette me remet en mémoire une anecdote tragique et surtout fort touchante dont j'ai été presque témoin oculaire, il y a peu d'années.

Je fréquentais alors les réunions qui avaient lieu le jeudi soir, chez M<sup>me</sup> \*\*\*. Elles se composaient de jeunes femmes charmantes, de littérateurs, d'artistes, et la conversation était souvent ramenée sur le jeune Frédéric, dont l'excellent naturel et la mélancolie paraissaient inspirer un intérêt universel.

Depuis long-temps je brûlais du désir de le connaître, lorsqu'un soir il entra sans être annoncé. A

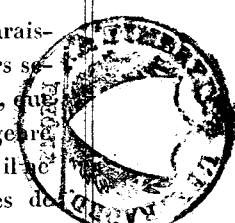
l'émotion qui se peignit tout à coup sur les visages, à l'empressement avec lequel se levèrent les jolies causeuses, je devinai sans peine le nom de l'anonyme.

C'était un jeune homme d'une trentaine d'années, dont les manières affables, l'organe plein de douceur et la modestie firent sur moi la plus vive impression. Il causait peu, ne jouait point, et prenait rarement part à une conversation générale. C'était dans un cercle étroit, dans une intime causerie que son esprit naïf déployait toutes ses grâces.

L'expression de sa physionomie décelait une douleur profonde que tempérait à peine la douce égalité de son humeur. Il souriait parfois cependant, mais son visage se voilait presque aussitôt par une sombre tristesse, comme s'il se fût reproché ces accès de gaieté involontaires.

En général ses visites étaient courtes. Il disparaissait brusquement, et demeurait souvent plusieurs semaines sans revenir. J'avais remarqué, d'ailleurs, que la durée de ses apparitions était subordonnée au genre de conversation qui régnait à son arrivée. Jamais il ne restait plus d'un quart d'heure lorsqu'un accès de cette joie expansive si naturelle aux jeunes femmes et aux artistes animait la soirée.

Une autre observation qui ne m'avait point échappé, c'est que tous les frais d'amabilité tentés par les plus riches pour le distraire, semblaient l'attrister d



vantage, et qu'il paraissait éprouver plus d'éloignement pour celles-là même qui cherchaient le plus à l'égayer.

Touchée de son isolement, j'employai des moyens plus naturels pour gagner sa confiance : je m'attristai avec lui; car c'est l'unique consolation à administrer à ceux qui pleurent de pleurer avec eux. Il s'en aperçut et m'en sut gré. Pour me témoigner sa reconnaissance, il rendit ses visites plus fréquentes; il les prolongeait aussi plus que de coutume et venait volontiers s'asseoir à mes côtés. Dès-lors une sorte de sympathie s'établit entre nous. A ce point que la préférence qu'il m'accordait fut plus d'une fois l'objet de remarques piquantes dont il souriait avec moi.

Un soir que nous causions presque isolément à la faveur d'une discussion littéraire qui absorbait l'attention générale, comme il me paraissait plus rêveur que de coutume, je le pressai de me confier le sujet de ses peines.

— « Tenez, me dit-il, après un moment d'hésitation, et en me montrant un anneau qu'il portait au dernier doigt de la main gauche, voici une partie de mon secret; — voilà ma destinée.... Cette bague fut portée par une main qui devait m'appartenir, et que la mort a glacée dans la mienne.... Il y a bien long-temps de cela.... J'irai bientôt la rejoindre, ajouta-t-il, en examinant de plus près l'anneau presque usé par le frottement. — Voyez... J'ai juré de ne pas lui survivre, et ce n'est qu'à force de précautions que je suis parvenu à le conserver jusqu'ici. Non que je tienne à la vie, reprit-il avec amertume, — mais parce que cet anneau m'est bien cher et qu'il me coûterait de le voir brisé.... » Un éclat de rire universel, en terminant la polémique du salon, interrompit brusquement Frédéric. Quand je me retournai, il avait disparu.

Six mois plus tard, nous étions assis à la même place; tout à coup il soulève sa main comme par un mouvement convulsif.... L'anneau était brisé.... — Oh! dit-il, je n'y survivrai pas.... — Puis avec un sourire il ajouta : — au revoir! et il s'éloigna. J'étais émue, je n'eus pas la force de le retenir. Quelques instans après une double détonation se fit entendre.... Je frissonnai!

— On accourut : c'était lui.... baigné dans son sang.... de deux coups de pistolet..., l'un au cœur, l'autre à la tête. Le premier avait été chargé seulement des débris de l'anneau.... — On ne découvrit nul autre vestige. Mais je recueillis à l'écart un fragment de lettre qui avait servi à bourrer le pistolet, et où je lus encore la signature d'une femme que je ne veux point nommer.

Adèle L\*\*\*.

### Une Amitié de Femme.

Je l'avais donc rêvée souvent, et à ma manière, seul, le long du fleuve, et sous l'humide clarté des étoiles. Et un jour elle m'était apparue rayonnante de gloire et d'amour, et je m'étais bien dit : elle n'est pas pour toi; mais cette divinité tu pourras l'adorer : cette femme, tu pourras lui demander des consolations, pénétrer dans les mystères de ses plus intimes sentimens, et t'épancher dans une amitié qui sera moins heureuse, mais plus confiante que l'amour. Tous les deux vous étudiez la vie, cette vie prosaïque, vulgaire, telle que l'a reproduite Lesage dans son merveilleux Gilblas, et cette autre vie d'exception, poétique, étrange, telle que Werther la représente.

Ah! oui! mon cher enfant! — J'aime beaucoup les comédies, les jeux, les mystifications: le temps est beau pour les autres; mais, malheureux! espérer que le ciel se bleuisse pour toi, quand tant d'orages ont mouillé ta tête!

Écoutez donc, ceci est bien simple, mais c'est un dénouement terrible: il l'aperçut dans la rue, à deux heures, je crois. Elle était suivie de son chien, et comme il restait en arrière, tandis que l'ami passait, elle ne rencontra que cette idée: Psit! viens donc, Trilby.

Trilby était en amitié le rival heureux d'Eugène.

Que fit-il donc? Il croyait avoir trouvé un chevet où reposer sa vie: il se releva et marcha, et la tristesse se saisit de son front, parce qu'il cherchait toujours.

Qui peut deviner ce qu'il dépensera de candeur, de dévouemens, de pensées, avant de s'asseoir dans une grave et austère amitié de femme?

### LES MÉLANCOLIQUES.<sup>1</sup>

Le *Papillon* n'existait pas encore lorsque les *Mélancoliques* de M. le chevalier Joseph Bard (de la Côte-d'Or), ont paru presque simultanément à Paris, où elles étaient éditées, et à Lyon où elles furent imprimées; nous ne pouvions donc pas alors en rendre compte. Aujourd'hui, bien qu'il soit un peu tard, nous pensons que nos lecteurs et surtout nos aimables lectrices nous sauront gré de les entretenir d'un livre qui est, sans contredit, l'une des productions les plus remarquables qu'ait vu naître l'année littéraire 1852; car ce livre a obtenu un véritable succès, succès enregistré par les journaux les plus accrédités de Paris. Et d'abord, félicitons M. Joseph Bard d'avoir choisi Lyon pour lieu d'impression; c'est un essai contre le monopole, c'est une lance brisée en faveur de l'éman-

<sup>1</sup> Un très-beau volume in-8°, chez L. Babeuf, Bohaire et Midant.

cupation des provinces, c'est un service rendu à la presse lyonnaise, si jalouse et si digne de reconquérir son ancienne célébrité. Si M. Joseph Bard a adopté Lyon, cette ville d'industrie et de travail, si deux fois il a chanté pour elle, Lyon lui rend cette préférence, et l'auteur des *Mélancoliques* a pu s'en apercevoir à la faveur qui accueille son nom et ses écrits.

On a beaucoup critiqué la préface que M. Bard a placée en tête de ses poésies, et franchement elle méritait le blâme. Dans l'intérêt de l'auteur, je le lui dis sans détour, il vaudrait beaucoup mieux que cette préface fût en blanc. Ce n'est pas que ce morceau de prose manque de verve, de coloris, de hardiesse, d'originalité surtout; Mais il y a des choses intolérables. Ce soin aristocratique, pris par M. le chevalier Bard, de dater sa préface de Chorey, près de Beaune, de dire qu'il n'est pas littérateur de profession, mais propriétaire, cultivant les lettres, ce ton de fatuité qui domine d'un bout à l'autre, ces expressions sauvages, ces phrases rendues baroques à dessein, ces images bizarres, tout cela fatigue et déplaît. On aime la simplicité dans un poète, on s'inquiète peu de savoir quelle est sa position sociale, on ne s'occupe que de sa lyre.

M. Bard est fortement organisé pour la poésie; il a une ame de poète, voilà ce que personne n'a songé à contester. Son recueil d'odes, d'épigrammes et de ballades, lui a fait beaucoup d'honneur, malgré quelques négligences qui pourront disparaître à la seconde édition. Mais M. Joseph Bard vise trop à l'effet; ses recherches de la rime vont jusqu'à l'affectation; en voulant jouer sur le rythme et le varier à l'infini, l'auteur a obtenu des effets bizarres, nouveaux, mais qui manquent parfois de ce qu'il y a de plus suave en poésie, l'harmonie. La franchise de notre critique ne peut faire douter de celle de nos éloges. Disons-le donc, tel qu'il est, ce livre a beaucoup de mérite, il renferme un très-grand nombre de pièces délicieuses de tendresse, délicieuses de poésie. M. Bard prie avec une éloquence peu commune, il y a dans les *Mélancoliques* de ces choses qui, comme l'a dit, à leur propos, *l'Entr'acte*, font pleurer toutes les jolies femmes, de ces vers qu'elles chantent, qu'elles retiennent, qu'elles aiment d'enthousiasme. Pour justifier nos éloges, nous n'éprouvons qu'un embarras, celui du choix. Citons cependant la dernière strophe d'une pièce, *l'hymne du Réveil*, où tout nous a paru ravissant, la pensée, le rythme et l'expression :

L'un, de ce jour qui commence,  
Attend sa félicité,  
Celui-là son opulence,  
Et l'autre sa vanité.  
Moi, je ne veux qu'une lyre  
Et ne demande à mon tour  
Qu'un harmonieux zéphire

Sur la corde qui soupire  
Pour la prière et l'amour.

Ne finissons pas sans ajouter que le volume des *Mélancoliques* est imprimé avec une élégance et un soin qui font honneur aux presses lyonnaises.



### A UNE JEUNE VEUVE.

Neuf... dix... onze... minuit! — Comme un pauvre qui pleure  
Seul et nu sur la borne et du doigt comptant l'heure,  
Seul et nu, je médite au milieu de la nuit,  
Quand de sa voix d'airain l'horloge dit : minuit!  
Je rêve et me souviens de vous, ma pauvre Adèle;  
De vous, aujourd'hui veuve. — Hélas! un seul coup d'aile  
Sur la tête ou le cœur, et la mort nous étend  
Où le monde passé repose et nous attend.

Puis — une croix de bois sur la tombe encor fraîche,  
Que la douleur couronne et que la pluie ébrèche.  
Et voilà tout! — Plus rien! — Ce que l'on rend à Dieu  
Est perdu : c'est la mort : c'est le dernier adieu.  
Et... — l'on se reverra — *peut-être!* — Quelle vie!  
Ainsi passent nos jours. C'est la route suivie,  
Le chemin où tout marche un bandeau sur les yeux,  
Les pieds dans le néant et la pensée aux cieux!

Folie et vanité, voilà notre partage,  
Le seul que nous choyions dans l'immense héritage,  
Le seul digne de nous; et nous ne cherchons pas  
Si demain le soleil doit éclairer nos pas.

Qu'importe! — Il le fallait sans doute! Dieu nous aime :  
Les jours que nous vivons, c'est sa main qui les sème.  
Tels qu'ils sont, cueillons-les, — et que Dieu soit béni  
Dans ce que nous voyons comme dans l'infini!

On m'a dit mon Adèle, ou m'a dit, (c'est ma mère  
Qui m'a dit tout cela : ) que moi, feuille éphémère,  
J'avais pourtant vécu dans votre souvenir,  
Que vous saviez toujours mon nom prêt à finir!  
Car aussi moi je sens que ma route s'achève :

Un an peut-être encor, salué comme un rêve,  
 Accueilli comme un don que je n'attendais pas,  
 Un an... et le chemin déblayé de mes pas,  
 A des pas plus hardis ouvrira la carrière.  
 Pour vivre maintenant je regarde en arrière.  
 L'avenir m'a failli : j'appartiens au passé,  
 Et des noms qui vivront le mien est effacé.

Oh ! si l'on vous disait un jour qu'à sa misère  
 Louis a succombé ! — prenez votre rosaire,  
 Et comme j'ai pleuré sur la veuve et son deuil,  
 Une fois seulement pleurez sur mon cercueil.

L. BERTHAUD.

### CHRONIQUES LYONNAISES.

La Cour d'Assises a terminé vendredi sa session. Parmi les dernières affaires qui y ont été jugées, nous croyons devoir mentionner les suivantes :

Mardi, M. Joseph Beuf a été condamné *par défaut* à 18 mois de prison et deux mille francs d'amende, pour la publication de la défense qu'il prononça, il y a quelque mois, devant la Cour d'assises à l'occasion de sa mise en jugement pour un pamphlet politique. L'imprimeur de cette défense, mis en cause avec lui, a été acquitté.

Mercredi, MM. Eugène Dufaitelle et A. Petétin, étaient traduits devant la Cour, l'un comme auteur, l'autre comme responsable en sa qualité de gérant, d'un article inséré dans le *Précurseur*. M. Dufaitelle n'ayant point comparu a été condamné par défaut à six mois de prison et deux mille francs d'amende. La cause a été renvoyée à la prochaine session pour ce qui concernait M. Petétin.

Jeudi enfin, la femme Desroches, dont la monomanie homicide rappelle celle d'Henriette Cornier ou de Papavoine, a été condamnée à 10 ans de travaux forcés sans exposition, pour quatre assassinats commis presque à la fois, par elle, dans la matinée du 19 juin dernier. Parmi les victimes de cette inexplicable férocité, se trouve la propre mère de la condamnée ! Depuis que l'arrêt a été rendu, la femme Desroches a donné de nouveaux signes d'aliénation mentale, en s'arrachant avec les dents une phalange entière du petit doigt. De pareils faits dénotent assez chez cette malheureuse une fureur de sang qu'il faut réprimer dans l'intérêt de la société, mais qui ne pouvait, malgré toutes ces horreurs, attirer la peine capitale sur une malheureuse privée de sa raison.

— M. Loisset dont nous avons déjà annoncé la prochaine arrivée, mais qui s'est trouvé retardé dans son voyage, a commencé dimanche ses exercices d'équitation au Cirque olympique des Broteaux. Une troupe

nombreuse d'écuycers et de chevaux, et des antécédens honorables promettent à M. Loisset une vogue égale à celle qu'ont obtenue dernièrement les frères Tourniaire. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce genre de spectacle qui sera probablement le seul existant à Lyon pendant le courant de ce mois.

— On vient d'établir à l'Hôtel des postes un bureau destiné à recevoir les abonnemens à tous les journaux. Le prix en sera perçu au taux indiqué sur chaque feuille et sans aucune augmentation. Les abonnés seront libres de recevoir leurs journaux à domicile ou de les faire retirer à la poste immédiatement après l'arrivée des courriers. On ne peut qu'applaudir à une semblable mesure, prise à la fois dans l'intérêt de la presse périodique et dans celui du public.

— Le livre si original de Jules Janin, intitulé *DÉBU-REAU, histoire du théâtre à quatre sous*, vient de paraître en deux jolis volumes, ornés de tout le luxe typographique de la Capitale. Cet ouvrage si long-temps annoncé, renferme des détails piquans sur l'art dramatique réduit à sa plus minime expression. On sera bien aise de connaître à fond l'obscur acteur des Funambules, auquel notre spirituel feuilletoniste a fait une si grande réputation, et on pourra se procurer cet avantage chez Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, moyennant la bagatelle de 7 fr. 50 c., prix fixé pour la nouvelle publication de M. Jules Janin !

— Dimanche dernier a eu lieu la réouverture du petit théâtre de l'Argue. Une assemblée nombreuse assistait à cette solennité en sous ordre. — Les honneurs de la soirée ont été décernés à la petite Saint-Ys : c'est justice. Nous reprocherons cependant à la jeune et intéressante actrice, un peu d'affectation et de mignardise. Qu'elle se corrige de ce défaut, elle sera charmante.

— Un libraire de Valence, M. Marc-Aurel, va publier sous le titre *d'Antiquités dauphinoises*, un ouvrage fort remarquable sous le rapport historique. Cette publication sera divisée en deux livraisons d'un volume in-8° chaque. On souscrit d'avance, chez l'éditeur, au modique prix de 4 fr. la livraison.



### Charade.

Au piquet mou premier a la prééminence.  
 Mon second est une éminence.  
 D'une reine, à l'esprit fort ;  
 Mon entier causa la mort.

— Un jeune Professeur de langue et de littérature désire donner des leçons en ville ou chez lui. S'adresser au Bureau.

— A louer de suite : Vastes magasins avec entresol, donnant à la fois sur la place des Célestins et sur la rue d'Amboise. S'y adresser, place des Célestins, n. 10.